

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Romanières

François Ricard

Volume 18, numéro 3 (105), mai–juin 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30928ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ricard, F. (1976). Compte rendu de [Romanières]. *Liberté*, 18(3), 91–99.

littérature québécoise

ROMANCIÈRES

Le plus intéressant, à propos de *l'Eugélonne*⁽¹⁾, c'est peut-être moins le livre lui-même que le battage publicitaire extrêmement bien orchestré qui a accompagné sa parution et les réactions qu'il a suscitées chez les chroniqueurs des journaux. La publicité, en fait, a été celle que l'on accorde à tous les best-sellers, de Martin Gray à Lobsang Rampa, et le succès, comme de raison, a suivi. Mais alors qu'ordinairement, le propre des best-sellers est d'être boudés par la critique « sérieuse », cette fois même celle-ci a été émue et s'est trouvée d'accord avec les agents de publicité, décernant à leur marchandise le label de qualité littéraire sans lequel ils ne réussissent pas d'habitude à toucher le public dit intellectuel. « On peut dire de ce livre, écrit l'un, qu'il dépasse toute la production romanesque de cette année et qu'il s'installe paisiblement parmi les oeuvres importantes de la littérature québécoise » (*Le Devoir*, 6 mars 1976, p. 13), tandis que l'autre voit dans ces « quatre cents pages absolument fascinantes », qui forment « une oeuvre tout à fait littéraire », « l'événement littéraire de l'année » et « un cadeau à la littérature québécoise » (*La Presse*, 20 mars 1976, p. D3). Bref, une nouvelle *Maria Chapdelaine*, un nouveau *Bonheur d'occasion*,

(1) Louky Bersianik, *L'Eugélonne*, Montréal, La Presse, 1976, 399 pages.

une nouvelle *Saison dans la vie d'Emmanuel*... Derechef, la littérature québécoise est géniale et sauve.

Comment expliquer cette célébration unanime? Il y a d'abord, certes, l'oeuvre elle-même et ses qualités : son souffle, sa sincérité, les valeurs généreuses qu'elle proclame. Mais il y a aussi deux autres points non négligeables. Premièrement, ce best-seller est québécois. Nulle oeuvre venue de France ou d'ailleurs, fût-elle ou non un best-seller, n'a reçu de la part de notre critique un accueil aussi enthousiaste, et ce n'est que justice sans doute, vu qu'il n'en serait pas allé autrement à Dijon si Louky Bersianik avait été Bourguignonne ou à Dakar si elle avait été Sénégalaise. Le mérite de *l'Euguélionne*, c'est que, tout en rompant à première vue avec les lieux communs de la littérature québécoise récente, elle a tout de même été écrite au Québec, par une Québécoise et pour des critiques québécois. Tout cela est normal et très bien.

L'autre point est plus délicat. *L'Euguélionne* est une oeuvre ouvertement, énergiquement féministe. C'est même, comme le signale l'éditeur, une somme de la condition féminine. Or depuis quelque temps, et encore une fois avec un retard de quelques lustres par rapport aux Etats-Unis ou à l'Europe (mais il n'est jamais trop tard pour apprendre), le Québec a découvert, non pas l'injustice de la condition féminine (voir Laure Conan), mais bien le féminisme. Nous avons lu, nous aussi, Simone de Beauvoir, Kate Millet, Germaine Greer et les trois Maria. Nous avons assisté, l'automne dernier, à la Rencontre des écrivains sur la femme et l'écriture. Si bien que le féminisme, comme ensemble de théories, de slogans et de références, comme grille d'analyse et cadre de réflexion, tend à jouer un rôle de plus en plus important dans notre vie artistique et intellectuelle, et ce aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Ce rôle, en fait, est analogue à celui qu'ont pu jouer, il y a une dizaine d'années, le memmisme et la thématique dite du pays, puis, quoique plus passagèrement, la nouvelle culture et ses dérivés : l'équivalent, toutes proportions gardées, de ce que Kuhn, dans son étude sur l'évolution de la pensée scientifique, appelle un « paradigme », c'est-à-dire un corps de références, de normes

et de pratiques dont la validité, durant un certain temps, est universellement admise, incontestée et qui sert en quelque sorte de « milieu » à l'exercice de la pensée, ici de l'activité littéraire. Toute dérogation est alors considérée soit comme un préjugé, soit comme de la folie. Au risque de se voir dénier toute crédibilité, il n'y a pas alors d'autre choix pour l'individu (du reste, la question ne se pose même pas, ce processus jouant le plus souvent de façon automatique) que d'admettre ces normes et d'exercer son activité propre, si originale qu'il la veuille, à l'intérieur du champ qu'elles délimitent et qui peut seul lui garantir valeur et fécondité.

Donc, je dis qu'au Québec le féminisme est en train de devenir un tel « paradigme », ce qui n'est nullement un jugement, mais une simple constatation, et ce qui explique peut-être, en partie du moins, la critique faite à un ouvrage comme *l'Euguélionne*, qui a été célébré comme un présent du ciel, inespéré et miraculeux, alors qu'en réalité sa force d'impact vient précisément de ce que c'est un livre littéralement sans surprise, le contraire même d'une nouveauté, un texte attendu, et d'autant mieux reçu qu'il formule et résume parfaitement ce qu'on pourrait appeler l'« esprit du temps », c'est-à-dire l'ensemble de tout ce que nous savions sans le savoir, un peu comme le firent, en 1922, *l'Appel de la race* de Lionel Groulx ou *les Insolences du frère Untel* en 1960. En ce sens, c'est un livre important et nécessaire. Rien de bien étonnant à ce que les journalistes (et le public) s'accordent pour y voir un coup de génie. Car c'en est un, à coup sûr, et personne ne peut s'y objecter, tout comme personne, vers 1965, ne pouvait critiquer la « québécoïté » sans passer pour un réactionnaire.

Cela dit, le jugement individuel et l'appréciation qu'on appelle littéraire n'y peuvent rien. On a beau ne pas aimer ce style pompeux mêlé de réminiscences bibliques, nietzschéennes et saint-exupériennes, rester insensible à ce personnage qui rappelle les plus puérils Hurons que les écrivains du dix-huitième siècle promenaient dans Paris pour stigmatiser les travers de leurs contemporains, éprouver la désagréable impression d'être pris pour un enfant d'école (ou pour un lecteur du *Jour*) devant les discours philosophico-théologo-

juridico-scientifico-primaires et les sermons sur la montagne que nous assène à pleine page cette envoyée du ciel, sourire de la naïveté des paraboles à la Paul Bourget ou de la quincaillerie de symboles pseudo-ésotériques qui pullulent dans ces pages, on a beau tenir globalement le livre pour de la littérature d'adolescence, il faut se taire. Car plus rien ne tient ici de nos catégories ordinaires. Le livre est, en effet, un événement, et des événements on ne peut parler tout à fait comme des oeuvres. Mais disons au moins ceci : si l'événement est capital, l'oeuvre, elle, ne fait pas le poids comme roman (c'est une erreur, à mon avis, de la présenter ainsi), mais bien plutôt comme document, comme expression — l'une des plus complètes — de la pensée féministe et libertaire actuelle.

* * *

L'un de ceux qui ont le plus ferveusement célébré *l'Eugé-lionne*, Jean Basile, est aussi celui qui a le plus durement attaqué le premier roman de Carol Dunlop-Hébert, *la Solitude inachevée*⁽²⁾.

Et ce roman, en effet, n'est pas sans maladresses. Le style est souvent lourd ; les vocables « blanchotiens » (absence, silence, vide, solitude, néant, etc.) y fourmillent au point de perdre à l'usure le plus clair de leur effet ; la narration est parfois monotone et l'humour à peu près complètement absent, ce qui donne à l'oeuvre une gravité un peu trop uniforme. Mais ce sont là surtout des défauts de débutant, et qui n'empêchent pas l'essentiel de passer.

L'essentiel, c'est-à-dire l'expérience intérieure du narrateur, expérience qui s'exprime surtout par l'ambiance générale du récit, par l'établissement et le maintien, tout au long de l'oeuvre, d'un climat très bien rendu grâce à des notations de décor, à des portraits et à des dialogues qui font ressortir partout la fragilité, le caractère incertain et transitoire de la situation où se trouve le personnage écrivain. Car ce roman est avant tout l'histoire — inachevée — d'une traversée, d'une attente qui confine au désespoir mais que ce même désespoir

(2) Carol Dunlop-Hébert, *La Solitude inachevée*, Montréal, La Presse, 1976, 185 pages.

conduit finalement (ou conduira éventuellement) à sa solution.

— *Mais pourquoi écrivez-vous ? Toutes les histoires ont été racontées, tous les livres possibles sont publiés, à l'heure qu'il est.*

Simple, presque banale, cette question posée aux premières lignes du livre déclenche et va dominer tout le récit de Georges, le narrateur, qui tentera d'abord d'y répondre, c'est-à-dire de trouver une justification satisfaisante à son écriture, jusqu'à ce que, peu à peu, sous l'influence de Catherine et de Xavier (personnage détestable mais nécessaire), il soit entraîné, non plus à se justifier, mais à assumer lui-même la question, à s'y abandonner totalement, quitte à devenir la proie du vide obscur qu'elle recouvre et où il tombera d'ailleurs de plus en plus bas. Banale, comme je disais, cette question va pourtant changer sa vie. Lui qui a déjà publié un roman, lui qui pratiquait en toute bonne conscience jusque là son métier d'écrivain, il prend tout à coup vis-à-vis de lui-même et de son écriture un recul d'où lui apparaîtront en pleine lumière la précarité, l'in vraisemblance, l'impossibilité même de cette écriture. Il est comme un homme assis à son insu au bord d'un précipice et qui, découvrant soudain sa position, serait pris de vertige. Et c'est bien le récit, minuté, impitoyable, d'un vertige spirituel à quoi le lecteur est convié, ce vertige qu'est toute prise de conscience lorsque, l'action (ou l'écriture) étant suspendue, le néant sur lequel elle s'agite, la mort, submerge et obscurcit toutes choses, à l'instar de ce brouillard dans lequel baigne tout le roman.

En ce sens, *la Solitude inachevée*, malgré ses faiblesses d'exécution, est une oeuvre grave et qui va loin. Mais comme c'est le premier livre de la romancière, on ne peut s'empêcher, à la fin, de se demander : qu'écrire après cela ?

* * *

Ce que Jean Basile reprochait principalement à Carol Dunlop-Hébert, c'était d'avoir, elle une femme, osé donner sa voix à un narrateur masculin, comme si quelque chose, chez la femme, l'empêchait de pouvoir se faire homme, alors que l'homme, lui, peut très bien se prévaloir de la parole

féminine (voir Flaubert, Maupassant, Mauriac, Angus Wilson, etc., etc.). Curieuse ségrégation.

A cette « erreur », Marie-Claire Blais n'a pas su non plus échapper, elle qui, après *Tête Blanche*, Jean-le-Maigre et David Sterne, vient de publier le roman d'un autre personnage masculin, écrivain par surcroît : Mathieu Lelièvre. Ce roman, *Une liaison parisienne*⁽³⁾, a été mal accueilli par les critiques (voir, entre autres, l'article insipide d'un Torontois dans la dernière livraison de *Livres et auteurs québécois*), qui depuis quelques années se sont mis à éreinter systématiquement Marie-Claire Blais, qu'ils avaient adorée jusque là, lui reprochant implicitement de ne pas réécrire la *Saison* ou *Pauline Archange*.

Assez justifiée dans le cas du *Loup* ou d'*Un joualonnais sa joualonie*, cette froideur, à mon avis, n'est aucunement de mise pour *Une liaison parisienne*, qui compte certainement parmi les bons romans de Marie-Claire Blais et dépasse d'emblée le niveau, très moyen il faut le dire, de notre production romanesque des dernières années.

Un peu comme *la Solitude inachevée*, *Une liaison parisienne* raconte ce qu'on pourrait appeler l'apprentissage d'un écrivain, sauf qu'ici ce n'est plus avec les implications intérieures de l'écriture que le personnage est confronté, mais plutôt avec le milieu social dans lequel l'écriture, croit-on, place celui qui la pratique. Au désemparement spirituel de Georges répond, comme en écho, la désillusion de Mathieu, qui croyait trouver en France « le pays de l'intelligence », mais pour y tomber bientôt entre les pattes de la loufoque madame d'Argenti. Par un de ses côtés, d'ailleurs, ce roman est une puissante satire des milieux artistico-mondains de Paris, évoqués avec un humour et une férocité sans précédent dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. On pense aux *Lettres persanes* ou à *l'Ingénu* devant ce jeune Québécois qui, ne pouvant s'empêcher de constater le contraste entre ce qu'il espérait de la France et ce qu'il y voit, passe rapidement de l'extase au désenchantement, des livres d'après lesquels il

(3) Marie-Claire Blais, *Une liaison parisienne*, Montréal, Quinze/AS, 1975, 175 pages.

s'était fait une image idéale de Paris à la réalité plutôt sordide où le voici empêtré.

Mais beaucoup plus qu'une satire mordante de la société parisienne, le roman est aussi le récit d'un « voyage intérieur », et c'est sans doute là ce qui distingue le mieux Mathieu Lelièvre des Persans de Montesquieu ou du Huron de Voltaire : alors que ceux-ci, du début à la fin, se sentent sûrs d'eux-mêmes et supérieurs, en fait, au milieu qu'ils visitent, conservant sans broncher le rôle d'observateur et de juge qui leur a été assigné, Mathieu, pour sa part, vit au cours de son séjour une expérience qui le transforme profondément. Il apprend autant sinon plus sur lui-même que sur Paris. Il découvre sa propre fragilité, il se défait des images et des espérances vaines qui embarrassaient sa connaissance du monde et de lui-même, il passe, en un mot, de l'adolescence à l'âge de la possession de soi.

Roman critique, donc, que cette *Liaison parisienne*, mais une critique qui vise le héros lui-même plutôt qu'elle n'émane de lui.

Roman de l'appartenance, aussi. On peut voir, en effet, dans l'aventure de Mathieu celle du Québécois qui, se déprenant du mirage français, reconnaît peu à peu ses propres racines, c'est-à-dire une aventure survenue réellement à nos écrivains il y a une quinzaine ou une vingtaine d'années. Juste, cette lecture serait cependant un peu courte, et ferait de ce roman une oeuvre quelque peu dépassée. Or il faut aller plus loin. Ce n'est pas seulement son appartenance québécoise que Mathieu découvre à Paris, c'est aussi, et surtout, sa simple appartenance humaine, sa misère, son humilité, ce qui constitue une prise de conscience d'une lucidité et d'un courage peu communs. Yvonne d'Argenti n'est pas Yvonne de Galais, mais une pauvre femme en mal de bonheur ; Antoine n'est pas André Gide ; Ashmed n'est pas le bel enfant incarnant la pureté du monde primitif, mais un Arabe bafoué et pauvre ; Lucien n'est pas le Parisien désabusé qu'il prétend être, mais un simple fils de famille paysanne ; et Mathieu lui-même n'est ni Rastignac ni Rimbaud ni Paul Toupin. Il n'est rien de plus qu'un Québécois à Paris, un écrivain au talent mesuré, un homme. Telle aura été la leçon de son voyage.

Mathieu s'envola cette nuit-là vers son pays en songeant qu'il avait vécu « une histoire comme dans un livre », (mais) il avait maintenant refermé le livre troublant.

Le livre une fois refermé, il reste, et encore plus troublante, la réalité.

* * *

Si Marie-Claire Blais tire son personnage hors des livres pour le confronter à la réalité, c'est un peu la transformation inverse qu'Antonine Maillet fait subir à son Acadie. Depuis plus de dix ans, avec une constance et une ferveur admirables, elle l'introduit dans la littérature. Son dernier ouvrage, *Emmanuel à Joseph à Davit*⁽⁴⁾, en est un nouvel exemple, et l'un des plus saisissants : cette fois, c'est dans l'Évangile que l'Acadie prend place, c'est-à-dire dans le Livre par excellence.

Ce petit récit, comme on sait, est la transposition, dans les paysages et avec des personnages acadiens on ne peut plus pittoresques, des mystères entourant la naissance du Messie : Annonciation, Visitation, Nativité, Adoration des Mages, Fuite en Égypte, etc., le tout raconté avec la vivacité, la couleur et l'invention verbale que les ouvrages précédents d'Antonine Maillet nous ont déjà rendues familières.

Je ne peux toutefois m'empêcher, à la lecture de ce livre très touchant, apparemment plein d'innocence et de simplicité, de m'interroger sur la portée réelle de cet Évangile acadien. L'oeuvre d'Antonine Maillet est ordinairement présentée — et perçue — comme une défense du peuple acadien, une affirmation de sa spécificité culturelle et un témoignage de son vouloir-vivre. « Je sentais obscurément (en écrivant) que j'empêcherais mon village, mon enfance et mon pays de mourir tout à fait » (à André Major, *Écrits du Canada français*, No 36, 1973, p. 13). Et c'est là, assurément, ce qui confère à *la Sagouine* ou à *Mariaagélas* l'une de leurs dimensions essentielles.

Mais dans *Emmanuel à Joseph à Davit*, une tendance, peut-être déjà présente — quoique voilée — dans les oeuvres antérieures, semble vouloir prendre le dessus : c'est la ten-

(4) Antonine Maillet, *Emmanuel à Joseph à Davit*, Montréal, Leméac, 1975, 143 pages, collection « Roman acadien » No 4.

dance à l'idéalisation, à l'esthétisation, à la transformation en image de vitrail, harmonieuse et inoffensive, d'une réalité pourtant chaotique, douloureuse et problématique. Qu'on le veuille ou non, ce livre — si « poétique » que soit son propos — tend à donner de l'Acadie une vision d'une terrible fixité, et qui risque à la longue, comme l'ont fait les idylles terriennes publiées au Québec entre 1880 et 1930, de devenir beaucoup plus contraignante que libératrice. Rapprocher les pêcheurs acadiens des bergers bibliques est une manière de montrer, certes, leur grandeur et leur universalité. Mais n'est-ce pas aussi les éloigner par trop de nous, lecteurs de 1976 ? Et cette universalité, n'est-ce pas, jusqu'à un certain point, celle des personnages et des peuples mythiques, c'est-à-dire déjà disparus ?

Il est bon de faire entrer un peuple dans la littérature. C'est par là, souvent, que commencent les revendications. Mais encore faut-il éviter de l'y emprisonner.

FRANÇOIS RICARD